

Séquences

Vues d'ensemble

Numéro 289, mars–avril 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/71369ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2014). Vues d'ensemble. *Séquences*, (289), 57–63.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



ANGÉLIQUE, MARQUISE DES ANGES

Entre 1964 et 1968, Bernard Borderie, cinéaste d'avant la Nouvelle Vague, adapte pour le cinéma cinq des romans d'Anne et Serge Golon, dont l'écriture commence dans les années 1950. Ces transpositions attirent un très grand public, notamment dû à la présence d'une Michèle Mercier qui manipule admirablement corps et esprit. Nous sommes à l'époque du « sexy » en matière de cinéma commercial, qui joue beaucoup autour du corps féminin pour attirer les foules. D'ailleurs, force est de constater que les films *interdits aux moins de 18 ans* sont les plus populaires à l'époque. Pour le genre dont il est question, le film d'aventures épique de romantisme, la version 64 s'avère satisfaisante, même pour une partie de la critique dite « sérieuse ». Plus connu comme producteur que comme réalisateur, Ariel Zeitoun s'est sans doute souvenu des films grand public vus dans sa vingtaine

pour réaliser cette histoire d'amour plus que d'aventures, du moins pour la première partie.

On se souvient peu des films avec Mercier; les seuls moments qui sont restés dans notre mémoire sont ceux où ses courbes sculpturales donnaient un sens au mot *érotique*. Faire la comparaison avec le film de Zeitoun est un défi. Pour ne pas laisser les hommes de côté, il y a Joffrey de Peyrac, héros balaféré du roman. Robert Hossein, grand homme de théâtre et de cinéma, donnait à son personnage une aura de mystère, de sensualité et d'élégance finement maîtrisée. Il est remplacé ici par Gérard Lanvin, moins charismatique, mais faisant des efforts pour parfaire son personnage. Il y arrive, à quelques centimètres près.

Si Michèle Mercier profitait de son apparence physique et de sa qualité de comédienne, du moins en ce qui a trait au cinéma commercial, la jeune Nora Arnezeder compte, elle, sur sa beauté, mais aussi sur les nouveaux défis de certaines jeunes actrices d'aujourd'hui à qui on confie souvent des rôles virilisés. Mais ici, c'est après un mariage forcé et la naissance de deux petits, qu'elle y arrive vraiment. Pour le reste, on attendra la suite. Verdict: Bernard Borderie était réalisateur; Ariel Zeitoun l'est moins. Quant au récit, on le suit malgré tout sans ennui.

Élie Castiel

■ **ANGÉLIQUE** | Origine: France / Belgique / République tchèque / Autriche – Année: 2013 – Durée: 1 h 53 – Réal.: Ariel Zeitoun – Scén.: Philippe Blasband, Nadia Golon, Ariel Zeitoun, d'après le roman d'Anne Golon et Serge Golon – Images: Peter Zeitlinger – Mont.: Hugues Darmois – Mus.: Nathaniel Mechaly – Int.: Nora Arnezeder, Gérard Lanvin, Tomer Sisley, Simon Abkarian, Mathieu Kassovitz, Matthieu Boujenah – Dist. / Contact: A-Z Films.

AUGUST: OSAGE COUNTY

Basé sur un texte dramatique récompensé par un Pulitzer en 2008, *August: Osage County* est l'exemple classique d'une adaptation où rien n'est laissé au hasard. Mis en scène par John Wells, l'un des plus prolifiques réalisateurs et producteurs de l'industrie, le film fait la part belle à l'une des actrices les plus acclamées de sa génération, Meryl Streep. Si la recette du succès a été scrupuleusement suivie, l'œuvre ne fait pas l'unanimité. Bon nombre ont décrié son aspect télévisuel. Il est vrai que John Wells ne lésine pas sur les champs-contrechamps et vrai aussi que le film constitue une répétition de gros plans. Mais d'où vient cette idée que le visage n'est pas cinématographique et qu'il appartient désormais au monde de la télévision? Jacques Aumont écrivait dans son livre *Du visage au cinéma* qu'au théâtre « les mots [...] distraient des visages; d'ailleurs, ils distraient l'acteur qui doit dire, donc ne peut se concentrer sur l'expression de son visage; et puis nous sommes placés trop loin. Au cinéma, au contraire, [...] le spectateur comme l'acteur sont libres de penser aux visages, de ne penser qu'aux visages [...]. Nous nous engloutissons dans ce visage sans que rien ne nous en détourne. » (p. 85).

Le visage, surtout en gros plan et au grand écran, semble donc proprement cinématographique. Et John Wells l'a bien compris. Mais qu'a donc à ajouter le faciès de Meryl Streep



à un texte déjà connu et acclamé? S'agit-il pour Hollywood d'une simple marchandisation du théâtre ou, pire, d'une redite? En s'attardant sur les gros plans, John Wells révèle ce que nous n'aurions jamais pu entrevoir de la cinquième rangée du théâtre: la polyphonie du visage. Il filme les expressions faciales et les flots de paroles, et souligne ainsi paradoxalement ce qui était écrit entre les lignes du texte de Tracy Letts. Le théâtre est l'art du masque et du texte; le cinéma, particulièrement chez John Wells, celui du visage et des silences.

Julie Demers

■ **LE TEMPS D'UN ÉTÉ** | Origine: États-Unis – Année: 2013 – Durée: 1 h 59 – Réal.: John Wells – Scén.: Tracy Letts – Images: Adriano Goldman – Mont.: Stephen Mirrione – Mus.: Gustavo Santaolalla – Int.: Meryl Streep, Julia Roberts, Chris Cooper, Ewan McGregor, Margo Martindale, Sam Shepard, Julianne Nicholson, Juliette Lewis, Abigail Breslin – Dist. / Contact: Séville.

BÀ NÔI (GRAND-MAMAN)

Pour son premier long métrage, le jeune cinéaste montréalais Khoa Lê a choisi, à l'occasion de l'un de ses voyages de quelques semaines au Vietnam, de tracer un portrait très personnel de sa famille restée là-bas. Documentaire à la limite de la fiction, *Bà nôi* contient plusieurs scènes d'une envoûtante beauté (la visite au cimetière dans la nuit, entre autres); les traditions familiales, les rituels ancestraux s'y conjuguent avec la recherche toute personnelle que l'auteur a entreprise depuis plusieurs années. Cette visite à ses proches, et en particulier à sa grand-mère de 93 ans, est – de son propre aveu – l'occasion de renouer les relations avec ceux qu'il a quittés il y a plus de vingt ans. C'est aussi et surtout à son parcours personnel que nous assistons, un voyage intérieur durant lequel les questionnements abondent. À l'instar de cette étonnante scène durant laquelle un moine lui conseille d'attendre avant d'entreprendre de nouveaux projets, car il n'a pas atteint sa maturité professionnelle, Khoa Lê a sans doute beaucoup appris sur lui-même lors de ce voyage.

Au cœur de ces retrouvailles: la grand-mère, figure emblématique du chef de tribu prenant soin de son clan, et agissant comme gardienne immuable des traditions et des valeurs morales. Se marier et avoir des enfants afin de ne pas perdre ses racines et continuer à honorer ses ancêtres, tels sont les souhaits de cette mamie dont les mondes imaginaires témoignent de l'étonnante jeunesse, en dépit des rides et des pertes de mémoire. Filmée



de face ou de profil par de longs plans fixes, comparables à ces portraits de fiches signalétiques, Grand-maman fait rayonner sa sagesse sur une maisonnée remplie de souvenirs. Mais le film est plus qu'un simple portrait et se projette bien au-delà de l'introspection. Véritable errance sensorielle autant qu'émotionnelle, *Bà nôi* tire avantage de la photographie de Mathieu Laverdière, dont les scènes filmées de nuit durant les festivités de fin d'année sont particulièrement marquantes. Elles recèlent une force évocatrice hors du commun et apportent à ce voyage une irréalité et une rare poésie. Ajoutez les tonalités rondes et chaleureuses de la trame sonore et vous avez un film qui a tous les aspects d'une grande réussite.

Charles-Henri Ramond

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 24 – **Réal.:** Khoa Lê – **Scén.:** Khoa Lê – **Images:** Mathieu Laverdière – **Mont.:** Isabelle Darveau – **Mus.:** Gabriel Dharmoo, Marie-Hélène L. Delorme – **Dist. / Contact:** Films du 3 mars.

BIG BAD WOLVES

Trois ans après un étonnant premier film, *Rabies* (Kalevet), le duo israélien Keshales / Papushado récidive dans la veine du thriller d'épouvante avec *Big Bad Wolves*. Similaire au récent *Prisoners* de Denis Villeneuve et au nettement supérieur *I Saw the Devil* (Akmareul boatda) de Kim Jee-woon, *Big Bad Wolves* est un suspense honnête, mais aux nombreuses failles. Malgré ses nombreuses ambitions et la volonté de faire différent, ce long métrage ne renouvelle guère la formule du film de vengeance.

Pourtant, *Big Bad Wolves* démarre sur la bonne voie avec une séquence initiale et un générique magnifiques. Mais, rapidement, ce suspense tortueux sombre malheureusement dans les lieux communs de la *torture porn*. On a parfois l'impression de regarder une version sadique de *Les 7 Jours*



du talion de Podz. Le principal défaut du film est qu'il repose (beaucoup) trop sur un scénario manichéen aux nombreux rebondissements et coups de théâtre artificiels ou gratuits. Parrainé par nul autre que Quentin Tarantino pour sa sortie en Amérique du Nord, ce thriller qui prône le thème de l'auto-justice est teinté de nombreuses séquences d'humour noir et pincésans-rire qui marquent un contraste avec les scènes plus dures. Ces séquences virent parfois à la satire grotesque et le résultat n'est pas toujours convaincant ou surprenant. En revanche, il faut reconnaître que, bien qu'elle soit ostentatoire, la mise en scène est assez habile et ne manque pas de vigueur. La musique est enlevante et l'interprétation est convaincante, malgré une psychologie assez sommaire. Les nombreux emprunts (à la Tarantino) et une intrigue sur les chapeaux de roues empêchent le film de respirer librement. De plus, il repose sur des effets de mise en scène dont certains s'inspirent un peu trop du célèbre *The Silence of the Lambs*. À la séquence finale, on ne peut s'empêcher de penser au film de Demme, dans cette façon de manipuler le spectateur et par une utilisation judicieuse, mais gratuite, du montage parallèle. Avec un peu moins de fla-flas et de tape-à-l'œil, le film aurait gagné en efficacité.

Pascal Grenier

■ **MI MEFAHED MEZEEV HARA** | **Origine:** Israël – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Aharon Keshales, Navot Papushado – **Scén.:** Aharon Keshales, Navot Papushado – **Images:** Giora Bejach – **Mont.:** Asaf Korman – **Mus.:** Haim Frank Ilfman – **Int.:** Lior Ashkenazi, Rotem Keinan, Tzahi Grad, Doval'e Glickman – **Dist. / Contact:** Magnet.

LE COQ DE ST-VICTOR

Un coq fait la pluie et le beau temps dans un petit village québécois. L'action semble se dérouler dans les années 1940-50, eu égard aux moyens de communication employés. On est d'ailleurs étonné de l'absence du curé dans la galerie de personnages, commerçants ou autres vivant autour et se réunissant sur la grande place du village. Ce village de St-Victor est quasi autarcique, dirigé par un maire bonasse qui commet un impair en glorifiant trop son coq. Les écarts d'humeur dudit volatile, à qui les scénaristes ont donné un caractère quasi humain, créent un froid dans ce patelin. Les esprits s'enflamment dans cette adaptation d'un roman-jeunesse de Johanne Mercier, se déroulant dans une Italie quelque peu folklorique.

Le réalisateur Pierre Greco est coscénariste avec l'auteure de l'œuvre originale et la transposition est en grande partie réussie. Après une incursion plutôt ratée, il y a une dizaine d'années, dans le long métrage de fiction (*Un petit vent de panique*), Pierre Greco a construit la télésérie *W* aux multiples très courts épisodes animés, décrivant les aventures de William et ses amis animaux sur son îlot. Cette série a apporté le succès à la maison de production 10^e Avenue et, après le conte inuit *Sarila*, l'esprit de *W* souffle beaucoup plus dans ces personnages très typés servis par de bons acteurs, entre autres



Anne Dorval, Gaston Lepage, Guy Nadon, qui sont bien en voix. Les moments de la vie du village se succèdent de manière de plus en plus chaotique, dérégés par le mécanisme aléatoire de l'horloge vivante. L'animation est de bon niveau, tant dans la création de volumes, l'interaction des personnages et leur individuation. La deuxième partie de l'intrigue est l'occasion d'une ribambelle de gags qui charmeront petits et grands, tout en permettant à certains aînés d'échanger avec les plus jeunes sur le bon vieux temps, dans cet autre apport à l'histoire du long métrage d'animation québécois.

Luc Chaput

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 20 – **Réal.:** Pierre Greco – **Scén.:** Pierre Greco, Johanne Mercier d'après le roman *Le Coq de San Vito* de Johanne Mercier – **Images:** Yann Tremblay – **Mont.:** René Caron – **Mus.:** Olivier Auriol – **Voix:** Guy Jodoin, Anne Dorval, Gaston Lepage, Guy Nadon, Mariloup Wolfe, Paul Ahmarani, Alexis Martin, Noémie Yelle, Luc Guérin, Raymonde Gagnier – **Dist. / Contact:** Équinoxe.



ENFANCE CLANDESTINE

Pour un gamin grandissant sous la dictature, la distinction entre petite et grande histoires, entre mémoires individuelle et collective, n'a pas vraiment de sens. Dans son premier long métrage de fiction, *Infancia clandestina* (sélectionné en 2012 par la Quinzaine des réalisateurs), Benjamin Ávila – né en 1972 – fait donc le portrait intimiste d'une famille déchirée, tout en dénonçant les monstruosité commises par la junte militaire. Juan (Teo Gutiérrez Moreno), 12 ans, revient s'installer à Buenos Aires en 1979, après des années d'exil. Ses parents et son oncle Beto, ennemis du régime, tiennent à participer à la révolution péroniste et rejoignent les rangs des Montoneros, partisans de la lutte armée. La famille vit donc sous une fausse identité et Juan est rebaptisé Ernesto.

Ávila réussit un parfait mélange des genres. Le volet initiatique, ouvertement inspiré de *Ma vie de chien* (*Mitt liv*

som hund) de Lasse Hallström, repose sur le point de vue forcément très subjectif de l'enfant, avec de nombreux plans en contre-plongée. Et le choix d'un cadre intimiste, avec de fréquents gros plans sur les visages des membres de la famille, fait écho aux chroniques familiales des prédécesseurs d'Ávila: Pablo Trapero, Lucrecia Martel ou Adrián Caetano à leurs débuts. Mais en termes de rythme, de ton et de mise en scène, c'est vers une certaine «efficacité» hollywoodienne que lorgne le jeune réalisateur. L'amour naissant du héros pour la jolie María, alors qu'il se demande comment vivre sans pouvoir assumer son identité, donne à ce récit douloureux une fraîcheur inattendue, tandis que l'atmosphère de secret et de danger permanent rend le film aussi captivant qu'un polar. Cette volonté de sensibiliser le public tout en le divertissant n'atténue en rien la force du propos de Benjamin Ávila, grand admirateur de Ken Loach et de Kieslowski.

L'engagement militant des parents de Juan est à la fois le ciment de leur famille et son élément destructeur. C'est sur ce paradoxe incarné par le conflit entre la grand-mère et la mère de Juan que repose finalement tout le film: la première veut préserver l'enfant à tout prix tandis que la seconde semble prête à tout sacrifier pour la cause qu'elle défend, quitte à y perdre la vie. Un cinéaste politique est né.

Pamela Pianeza

■ **INFANCIA CLANDESTINA** | **Origine:** Espagne / Argentine / Brésil – **Année:** 2011 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Benjamin Ávila – **Scén.:** Benjamin Ávila, Marcelo Müller – **Images:** Iván Gierasinchuk – **Mont.:** Gustavo Giani – **Mus.:** Marta Roca Alonso, Pedro Onetto – **Int.:** Teo Gutiérrez Moreno, Ernesto Alterio, Natalia Oreiro, César Troncoso, Cristina Banegas – **Dist. / Contact:** K-Films Amérique.

IL VENTAIT DEVANT MA PORTE

Un homme est obligé de quitter son logement et donc de refaire ailleurs sa vie. C'est le cinéaste Pierre Goupil. À partir de cette réappropriation d'un nouveau lieu de vie, le réalisateur, avec l'aide du directeur photo et spécialiste du documentaire Rénauld Bellemare – qui est aussi son coréalisateur –, examine autant l'époque dans laquelle il vit que sa relation avec sa bipolarité. Le monde dont il rend compte est plein d'espoir mais aussi de doutes, entre mouvement écologique, carrés rouges, capitalisme sauvage et manifestation contre la fermeture de la CinéRobothèque. C'est aussi l'occasion pour le cinéaste Goupil de revenir avec des confrères et amis sur ses films courts **Robert N.** et longs **Celui qui voit les heures** et **La vérité est un mensonge**, tournés avec peu de moyens mais imbus d'images fortes mues par une sensibilité à fleur de peau, marchant au bord d'un gouffre souvent renouvelé.

Ces rencontres avec son ancien directeur photo Michel La Veaux, par ailleurs ancien confrère de classe, mais aussi avec ses collègues Jacques Leduc et Richard Brouillette, montrent aussi la place qu'un endroit comme la Casa Obscura, à la fois ciné-club, atelier et galerie qu'ils animent, apporte à un confrère plus marginal. C'est donc un Pierre Goupil plus serein qui est capable de raconter avec un certain recul des épisodes étonnants où sa bipolarité se manifestait jusqu'à l'envoyer séjourner dans un hôpital psychiatrique. Rénauld Bellemare, par un filmage sur la pointe des pieds, confère à ces moments de duo ou à plusieurs,



une qualité d'écoute remarquable montrant la résilience de ce cinéaste trop peu présent qui brise ici encore mieux ici le tabou de la maladie mentale. Comme je l'écrivais déjà en 2002 dans le *Séquences 220*, ces amitiés nombreuses dans le milieu artistique en général et ailleurs permettent de nouveau à Goupil de faire de son cinéma « un cinéma d'acharnement, d'arrêt puis de reprise dans la production d'une autobiographie décalée où la pellicule sert de miroir de l'âme. »

Luc Chaput

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 21 – **Réal.:** Pierre Goupil, Rénauld Bellemare – **Scén.:** Pierre Goupil, Rénauld Bellemare – **Images:** Rénauld Bellemare – **Mont.:** Michel Giroux – **Mus.:** Jos Guitare – **Avec:** Pierre Goupil, Jacques Leduc, Michel La Veaux, Richard Brouillette, François Harvey, Dr Serge Beaulieu, Cécile Goupil – **Dist. / Contact:** ONF.



THE HOBBIT: THE DESOLATION OF SMAUG

The Desolation of Smaug commence là où **An Unexpected Journey** nous avait laissés. Le paisible Bilbon, toujours accompagné des treize nains rancuniers et du magicien Gandalf le Gris, s'approche maintenant tout près de la Montagne Solitaire où se niche Erebor, le royaume perdu des nains dont le trésor est jalousement défendu par l'affreux Smaug. De l'action et du rythme, il n'en manque pas. Les séquences défilent devant les majestueux paysages de la Nouvelle-Zélande, sans jamais laisser le spectateur reprendre son souffle. Aussitôt sortis de la forêt, nos héros se retrouvent en fuite dans des tonneaux à travers une rivière houleuse. À peine ont-ils coupé la tête

d'une dizaine de gobelins disgracieux qu'ils doivent au plus vite tenter de s'extirper des griffes acérées du dragon pyromane.

D'ailleurs, la confrontation entre Bilbon et Smaug demeure le moment le plus intéressant du film. La créature qu'on découvre enfin dans sa totalité rappelle une autre bête numérique prénommée Gollum. Avant d'étendre ses gigantesques ailes écaillées ou de rôtir vivant son convive un peu trop fouineur, le dragon entretient une discussion plutôt raffinée qui jure avec son apparence, dévoilant ainsi une personnalité ambiguë.

Mis à part ce chapitre, une mauvaise impression de déjà-vu subsiste. Les araignées rencontrées dans les autres épisodes reprennent du service. Les elfes aussi et, bien sûr, le diabolique Sauron qui commence à sortir de son sommeil éternel. Toute une faune pixélisée se dispute sa minute de gloire dans un maelstrom étourdissant. S'éloignant encore un peu plus des œuvres de Tolkien, le réalisateur s'est également permis d'imaginer un triangle amoureux de pacotille entre le trio Legolas, l'elfe Tauriel (une gracieuseté de Peter Jackson) et le fadasse nain Kili. On vous épargne les détails mais, pour les curieux, sachez que la romance devrait se conclure lors de la sortie du dernier chapitre **The Hobbit: There and Back Again**, prévu en 2014.

Ismaël Houdassine

■ **LE HOBBIT: LA DÉSOLATION DE SMAUG** | **Origine:** États-Unis / Nouvelle-Zélande – **Année:** 2013 – **Durée:** 2 h 41 – **Réal.:** Peter Jackson – **Scén.:** Fran Walsh, Philippa Boyens, Peter Jackson, Guillermo del Toro, d'après le roman de J.R.R. Tolkien – **Images:** Andrew Lesnie – **Mont.:** Jabez Olssen – **Mus.:** Howard Shore – **Int.:** Martin Freeman, Richard Armitage, Ian McKellen, Benedict Cumberbatch, Evangeline Lilly, Orlando Bloom, Luke Evans, Lee Pace, Stephen Fry – **Dist. / Contact:** Warner.

JACK RYAN: SHADOW RECRUIT

Décédé en octobre dernier, le romancier Tom Clancy a connu une large part de succès auprès des lecteurs grâce à ses romans d'espionnage technologiquement très documentés, dont l'action tourne autour de la CIA sur fond de guerre froide et de terrorisme. Ses romans avec son célèbre personnage de Jack Ryan ont déjà fait l'objet de quatre films américains, campés tour à tour par Alec Baldwin, Harrison Ford (à deux reprises) et Ben Affleck. Cette fois-ci, on a revampé (pour ne pas dire rajeuni) le personnage, en centrant ses exploits à ses débuts dans le milieu du renseignement américain.



Succès oblige, ce nouveau Jack Ryan (campé avec fougue par Chris Pine) lorgne davantage du côté de Jason Bourne que des exploits du héros créé par Tom Clancy. Même le scénario original de Adam Cozad et David Koepp ressemble étrangement

à un autre film de la série *Bourne*, alors que le personnage-titre se retrouve trahi et qu'il réalise qu'il ne peut plus faire confiance à personne. Aux commandes de ce film, Kenneth Branagh (qui a depuis longtemps abandonné son accent et sa verve shakespearienne au profit de la machine hollywoodienne) livre un suspense d'action inégal. Une mécanique bien menée, mais conventionnelle et rarement excitante. Branagh semble prendre plus de plaisir devant que derrière l'écran, où sa mise en scène est impersonnelle. Le film tarde trop à trouver son rythme, bien qu'il gagne en efficacité à mesure que l'intrigue, riche en complots, progresse. De plus, certains personnages sont mal dessinés (Keira Knightley dans un rôle gaspillé) et les éléments mélodramatiques ne s'agencent pas très bien avec le reste de l'ensemble. Malgré toutes ces réserves, il faut avouer que Chris Pine possède la physique de l'emploi ; il campe un Jack Ryan de manière beaucoup plus convaincante que Ben Affleck dans *The Sum of All Fears* de Phil Alden Robinson (aisément le plus faible des films avec Jack Ryan). Et il reste aussi le plaisir de retrouver ce bon vieux Kevin Costner dans un rôle de vieux sage que n'aurait pas renié Sean Connery à une certaine époque.

Pascal Grenier

■ **JACK RYAN: RECRUE DANS L'OMBRE** | Origine : États-Unis / Russie – Année : 2014 – Durée : 1 h 46 – Réal. : Kenneth Branagh – Scén. : Adam Cozad, David Koepp – Images : Haris Zambarloukos – Mont. : Martin Walsh – Mus. : Patrick Doyle – Int. : Chris Pine, Kenneth Branagh, Keira Knightley, Kevin Costner, Gemma Chan, Colm Feore – Dist. : Paramount.

LABOR DAY

Après quatre films bien reçus, autant par la critique que le grand public (dont *Juno* et *Up in the Air*), le fils d'Ivan Reitman et Montréalais de naissance abandonne son léger cynisme avec ce dernier film, *Labor Day*. Habitué des comédies construites sur des sujets sensibles, Jason Reitman est en mode très sobre (pour ne pas dire paresseux), et cela malgré un sujet des plus sombres en apparence. Le réalisateur adapte fidèlement, mais mollement, le roman de Joyce Maynard avec ce film laconique et sans grand intérêt. En racontant cette histoire d'amour et de rédemption mille fois rabâchée, Reitman se perd dans les dédales d'une histoire à l'eau de rose parfaitement surannée.

En cherchant à briser avec son style des films précédents, le réalisateur s'abandonne derrière son histoire et l'excès de bons sentiments qui se dégagent. Même si les comédiens jouent le rôle et semblent croire à cette histoire tirée par les cheveux, il reste que le résultat est parfaitement inerte et sans vie. Le temps d'un weekend, le garçon aura tout appris ou presque du sens de la vie, grâce à ce passage de cet inconnu au lourd passé qui vient tout chambouler sa vie. Ce passage de l'enfance à l'âge adulte est tout aussi sincèrement erroné que terne et monotone. La musique lancinante de Rolfe Kent n'arrange rien non plus. Disons qu'on est loin de l'intelligence d'Eastwood et de son *A Perfect World* qui réussissait là où *Labor Day* échoue sur un sujet semblable d'apprentissage et de rédemption. Même la passion entre Winslet, mère mélancolique et craintive, et Brolin, détenu



en cavale au grand cœur, manque de saveur. Peut-être que cette saveur a été abandonnée dans la fameuse confection de la tarte aux pommes, si délicieuse en apparence ? Il reste qu'avec ce cinquième film, Jason Reitman déçoit beaucoup. Espérons qu'il retrouve le cynisme et la passion de ses débuts car, de film en film, il s'assagit et se conforme de plus en plus aux mécanismes et à la fadeur des grands studios d'Hollywood.

Pascal Grenier

■ **LA FÊTE DU TRAVAIL** | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 52 – Réal. : Jason Reitman – Scén. : Jason Reitman, d'après le roman de Joyce Maynard – Images : Eric Steelberg – Mont. : Dana E. Glauberman – Mus. : Rolfe Kent – Int. : Kate Winslet, Josh Brolin, Gattlin Griffith, Clark Gregg, James Van Der Beek, Tobey Maguire – Dist. / Contact : Paramount.

LONE SURVIVOR



Basé sur les mémoires de Marcus Luttrell, le seul survivant d'un périlleux affrontement et de l'échec de l'Opération Red Wings des SEALs contre les talibans en 2005, ce drame de guerre de très bonne facture témoigne d'une belle démonstration de courage face à l'adversité. Le film refuse de sombrer dans le spectaculaire en optant pour une approche réaliste axée sur le suspense, malgré l'issue connue d'avance. Les corps sont rudement mis à l'épreuve et c'est dans cette présentation et réflexion sur la souffrance humaine (autant physique que psychologique), et sur la notion de survie, que le film prend tout son sens et emporte l'adhésion par rapport au discours (un brin) patriotique sous-jacent.

Heureusement, le film fait la part des choses et est moins manichéen qu'il en a l'air. Ancien comédien mineur passé à la

LA MARCHÉ

Un groupe de marcheurs est agressé verbalement, puis par une carabine pointée vers eux par des hommes dans une camionnette, sur une nationale, dans la France de 1983. C'est un moment de cette Marche – dite des Beurs – qui, partie de la région de Marseille, réunit un groupe de jeunes surtout d'origine maghrébine, portant banderoles et affiches, qui parcourent la France par Lyon et Strasbourg vers Paris.

Les scénaristes, dont le réalisateur Nabil Ben Yadir, ont rencontré certains de ces participants dans leur recherche préalable et on sent l'empathie envers ces exclus des banlieues difficiles. Leur scénario est construit selon des étapes obligées de conflit et de réconciliation entre les divers membres d'un groupe, porteurs d'un objectif plus grand qu'eux et en désaccord sur les moyens quotidiens d'y parvenir. Le scénario différencie assez bien les divers types de participants : le gros, le maigre, le timide, l'expansif, le colérique, la jeune femme et sa parente tatillonne, et le prêtre travailleur social.

Celui-ci est joué par Olivier Gourmet, retrouvant là une version moins *cinéma direct* de ses rôles pour les frères Dardenne. Les conflits au sein de la direction de la police, et spécialement des Renseignements généraux, sont mal expliqués dans cet ardu périple pédestre qui prend du temps à rencontrer écho dans les médias de masse et la population française. La mise en scène est quelque peu incertaine dans plusieurs moments. Une discussion très animée dans un amphi perd de sa pertinence dans le tumulte ambiant. Certaines scènes de violence montrées n'auraient pas

réalisation, Peter Berg (*Hancock, The Kingdom*) joue désormais dans les grandes ligues et il signe de loin son meilleur film à ce jour. Sa mise en scène, implacable et vigoureuse, vient contrebalancer une première partie qui prend (un peu) son temps avant de démarrer. Mais une fois que l'action débute, le film se révèle aussi palpitant que poignant et les scènes de guerre n'ont rien à envier aux meilleurs films du genre. C'est d'ailleurs dans cette demi-mesure ou ce contrepoint que le film fonctionne : autant dans son discours chauvin que dans sa présentation des faits, où non seulement ces héros américains déterminés et courageux, mais aussi ces habitants locaux ont fait preuve de tout autant de bravoure dans cette lutte contre les talibans. Ce contraste s'illustre également dans la forme, notamment au niveau de la trame sonore qui mêle judicieusement la musique du groupe folk Explosions in the Sky (déjà remarqué pour son travail dans le film *Prince Avalanche* de David Gordon Green) et celle, plus robuste, de Steve Jablonsky. La dernière partie du film est particulièrement riche en émotion et les photos d'archives à la toute fin sont tout aussi poignantes que révélatrices. Le toujours sympathique Mark Wahlberg domine une interprétation uniformément solide.

Pascal Grenier

■ **LE SEUL SURVIVANT** | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 2 h 01 – Réal. : Peter Berg – Scén. : Peter Berg, d'après le livre de Marcus Luttrell et Patrick Robinson – Images : Tobias A. Schliessler – Mont. : Colby Parker Jr. – Mus. : Explosions in the Sky, Steve Jablonsky – Int. : Mark Wahlberg, Taylor Kitsch, Emile Hirsch, Ben Foster, Eric Bana, Yousuf Azami – Dist. / Contact : Séville.



eu lieu pendant ce parcours sinueux, mais rendent pourtant bien compte de la montée de certains groupuscules d'extrême-droite qui ont depuis fait florès. Après le succès médiatique et populaire lors de l'arrivée au centre de la capitale, le film se termine trop rapidement, oubliant de donner suite à ces revendications multiples. Cette lacune pourrait servir de point de départ à une discussion de spectateurs du film sur les différences et similitudes des sociétés françaises et québécoises, et ce, trente ans après cette Marche de l'espoir. Ce film incomplet et pétri de bonnes intentions aura alors eu sa raison d'être.

Luc Chaput

■ **Origine** : France / Belgique – **Année** : 2013 – **Durée** : 2 h – **Réal.** : Nabil Ben Yadir – **Scén.** : Nabil Ben Yadir, Nadia Lakhdar, Ahmed Hamidi – **Images** : Danny Elsen – **Mont.** : Damien Keyeux – **Mus.** : Stephen Warbeck – **Int.** : Olivier Gourmet, Tewfik Jallab, Hafsia Herzi, Vincent Rottiers, M'Barek Belkhouk, Lubna Azabal, Charlotte Le Bon, Jamel Debbouze, Malik Zidi, Philippe Nahon – **Dist. / Contact** : A-Z Films.

RESSAC

Pascale Ferland est une superbe documentariste. La déception est d'autant plus vive au visionnement de son premier long métrage de fiction. S'il affiche plusieurs qualités documentaires indéniables (souci du détail juste, regard observateur, sensibilité vive, écoute discrète), **Ressac** ne convainc pas tout à fait. Dans son mot de la réalisatrice, Pascale Ferland explique que «[...] même s'il est ancré dans le réel, [**Ressac**] ne s'apparente pas au réalisme social¹.» Pourtant, cette filiation domine le film. S'il ne manque pas de moments marqués par cette «poésie âpre d'un quotidien modulé par les rêves anéantis, les remords et le besoin d'idéal et d'amour¹», il est difficile de dissocier l'ensemble de l'œuvre de ce réalisme social dont la cinéaste paraît vouloir se distancer. Au contraire, tout en semble le reflet parfait – approche, images, lieux, sujet même! En cherchant ainsi à s'en éloigner, la cinéaste provoque une certaine ambiguïté de ton qui empêche, en partie, le spectateur de s'investir pleinement.

Ce ton ambigu est également lié à l'autre raison pour laquelle le spectateur peine à s'engager dans le récit. Réaliser un film tout en non-dit, en suspens, en moments fugaces, exige non seulement le doigté exceptionnel d'une observatrice hors pair, mais aussi l'assurance d'une metteuse en scène qui sait choisir et diriger des comédiens singulièrement doués pour exprimer ce ton intangible, habiter l'espace et captiver le spectateur. Malheureusement, la jeune actrice au centre du récit, Clémence Dufresne-Deslières, est loin d'avoir les épaules suffisamment



solides pour crever l'écran et semble trop souvent laissée à elle-même. Ses réactions face aux drames qu'elle vit – le départ de son père, la mort troublante de celui-ci, la trahison de son amoureux – semblent plaquées, décalées, jamais véritablement ressenties. Exprimer sans mot une émotion bouleversante, de façon naturelle et convaincante, est une entreprise délicate qui requiert un talent inné ou un travail d'acteur rigoureux. Seule l'exceptionnelle Muriel Dutil parvient vraiment à exprimer toute la peine, le regret, la résignation, mais aussi la détermination et l'espoir germant de ce terreau fertile en désillusions et en rêves détruits, au cœur duquel ce récit prend vie.

¹Ferland, Pascale. Mot de la réalisatrice: www.ressadefilm.com.

Claire Valade

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 37 – **Réal.:** Pascale Ferland – **Scén.:** Pascale Ferland – **Images:** Philippe Roy – **Mont.:** René Roberge – **Mus.:** Éric Morin, Luc Bouchard – **Int.:** Clémence Dufresne-Deslières, Nico Lagarde, Muriel Dutil, Martin Dubreuil, Gabrielle Fontaine, Pierre-Luc Lafontaine – **Dist. / Contact:** K-Films Amérique.



LA TENDRESSE

Du plat pays belge aux chemins sinueux de la Savoie, Marion Hänsel nous invite à un aller-retour de deux jours dans l'univers tenu d'une famille éclatée. Le couple, séparé depuis 15 ans, fait ce voyage afin de récupérer son fils victime d'un accident de ski. Pendant le trajet, ils reprennent contact, s'approprient à nouveau, se remémorent les années passées dans le huis clos de l'habitacle du véhicule que conduit Frans. Sa femme est toujours jolie, fragile, maternelle. Il est monolithique. Pour son dixième long métrage, Hänsel troque les sujets-chocs (**Les Noces barbares**, **Noir Océan**) pour une observation fine et linéaire de ce duo qui n'a en commun que cet enfant hospitalisé. Il y a bien quelques gestes gentils ou tendres qui justifient le titre du film, mais on sent tout au long que chacun reste sur ses positions, sans animosité, de façon très

civilisée. On perçoit une mince évolution de la mère, personnage féminin nettement plus intéressant, alors que le père demeure inflexible. Dans ce pseudo road movie où la seule rencontre extérieure est cet auto-stoppeur (Sergi López), on peut comparer les trajectoires planes au quotidien et les parcours courbes de la montagne à des remises en question.

Or, on assiste tout juste à des constats relatifs à de légers changements d'habitudes et les parents finissent le voyage dans deux véhicules séparés: Frans, dans son 4x4 avec fiston, occupé à texter sur son portable; Lisa, dans la camionnette rouge de son fils, accompagnée temporairement du marin pris en stop. Le père tente un rapprochement avec son fils, la mère s'ouvre au monde extérieur. Ce retour confirme les univers propres aux deux protagonistes. **La Tendresse** ne fera probablement pas marque dans la filmographie de Marion Hänsel, à tout le moins une pause dans ses approches de sujets ardues. Son scénario, bien qu'habilement ficelé, ne laisse place qu'à une mise en scène neutre où les personnages secondaires livrent leurs répliques sur un ton maladroit. La photographie est sobre, le montage transparent, les dialogues minimalistes et la musique plaquée. Un film pour le petit écran. 📺

Patricia Robin

■ **Origine:** Belgique / France / Allemagne – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 18 – **Réal.:** Marion Hänsel – **Scén.:** Marion Hänsel – **Images:** Jan Vancaillie – **Mont.:** Michèle Hubinon – **Mus.:** René-Marc Bini – **Int.:** Marilyne Canto, Olivier Gourmet, Adrien Jolivet, Margaux Châtelier, Sergi López – **Dist. / Contact:** Axia.